

Sur quoi se rabattre, alors? sur les énigmes posées par la juxtaposition des récits des Mille et une nuits qui jonchent le texte? sur le semblant de réalisme d'une abracadabrante enquête policière? sur les traces de ces personnages secondaires qu'on assassine, comme pour mieux brouiller les pistes? À l'image de Sam, qui, au Chef de police chargé de dénouer une sombre histoire de meurtre et de contrebande, affirme : «Scheherazade dit les choses tellement mieux que Sam qui ne vous ferait qu'une banale déposition», (p. 137) osons une alternative plus audacieuse, celle d'un ludisme peut-être un peu pervers, issu de la distanciation, auquel se livre Pierre Karch dans *le nombril de Scheherazade*.

Dans cette perspective, qui se soucie de l'authenticité de cette tradition orale dont s'inspire tant la conteuse? Quel intérêt singulier peut motiver le lecteur à chercher dans l'infini des interprétations véhiculées par le conte, quelque signifiante correspondance entre Sam, personnage du roman, Scheherazade, son personnage fétiche, et la trame événementielle du texte? Bien courageux qui pourra élucider les écarts que permettent de multiplier ce double emploi conscient du sujet narratif. L'a-t-on compris, cette Sam recyclée au théâtre n'est en somme qu'une joueuse invétérée qui voit son propre rôle se compliquer de jour en jour, au gré d'une réalité meurtrière de plus en plus envahissante. Pourquoi, dans ce cas, ne pas livrer à une bonne histoire la responsabilité de «recommencer la vie»? Tel est le choix que semble avoir adopté Pierre Karch dans ce véritable hommage rendu au pouvoir évocateur du récit.

*Le nombril de Scheherazade*, comme le suggère son titre, est empreint d'un humour aux frontières de la causticité, de la finesse et du «gros rire gras». Ces élans de baroque créent un effet de cohérence dans la mixité du caractère sacré des contes anciens et de l'héritage profane de vacanciers jouisseurs de l'instant. Il devient alors possible pour un sultan immémorial de longer les mêmes plages qu'un travesti bien de son temps, pour un assassin au couteau peu loquace, de ne pas avoir la lame dans sa poche; quant au rôle du nombril de la désireuse Scheherazade, laissons aux futurs lecteurs de l'oeuvre les joies d'en goûter la suggestion des délices. Festin promis.

**Louis Bélanger**

*Université du Nouveau-Brunswick à Saint-Jean*

**John Ralston Saul. *Réflexions d'un frère siamois. Le Canada à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle.* Montréal: les Éditions du Boréal. 1998. 512 p.  
ISBN 2-89052-926-6**

**I**l est plutôt rare que *LittéRéalité* publie des comptes rendus sur des ouvrages plus proches de l'essai que de la création littéraire. L'exception que nous proposons avec

*Réflexions d'un frère siamois. Le Canada à l'aube du XXI<sup>ème</sup> siècle* trouve sa justification dans les efforts de déconstruction, de John Ralston Saul, des mythologies culturelles dont l'impact sur la somme des discours unificateurs de la nation canadienne renvoie au pouvoir de la fiction dans une société. Ce préambule n'a d'autres objectifs que de reconnaître l'évidence que toutes les fictions ne sont pas littéraires, au sens strict, et que l'histoire, la géographie, la politique, l'éducation, la presse, la diffusion des idées, sont également porteuses de récits fictifs à partir desquels les membres d'une communauté échafaudent littéralement une société. L'éclairante démonstration de Saul mérite d'emblée d'être soulignée, à cet égard, d'autant plus que son texte foisonne de passages littéraires tirés d'auteurs reconnus.

Traduction française d'un livre publié en 1996, *Réflexions d'un frère siamois. Le Canada à l'aube du XXI<sup>ème</sup> siècle* se veut dénonciateur du mythe de l'unicité culturelle des nations modernes, d'une part, et promoteur d'un concept de complexité comme caractéristique essentielle de la mythologie canadienne, d'autre part. S'appuyant sur les valeurs de plus en plus inopérantes du modèle de société promu depuis quelques siècles par l'État-nation (une seule langue, une seule culture, un groupe ethnique unique ou dominant), Saul perçoit dans l'échec de cette réduction dans le contexte canadien, l'évidence d'un non-conformisme salutaire, voire d'une réussite exemplaire. L'intérêt du Canada tiendrait ainsi beaucoup plus à ses résistances historiques aux normes dictées par le monolithisme idéologique, qu'aux patriotismes stéréotypés, aux batailles de drapeaux ou aux beaux discours. Toute l'argumentation du penseur se fonde sur le principe fondateur suivant : «Accepter notre réalité — le mythe de la complexité —, c'est accepter de vivre autrement que la plupart des autres nations. C'est un acte de non-conformisme». (p. 22)

L'ennui est que l'humain, affectivement ou psychologiquement, éprouve un certain malaise à embrasser cette forme de mise à l'écart de la norme. Si l'individu moyen, par choix ou par impératif, accepte tant bien que mal un certain degré de marginalité, il n'en va pas de même pour les élites qui, à l'ère de la mondialisation des échanges, ont intérêt à reproduire les discours dominants et, ainsi, à se fondre dans la norme. Il en découle un fossé de plus en plus profond entre le citoyen ordinaire et ses leaders culturels, entre le non-conformisme du projet canadien et la crainte de ses conséquences sur le pouvoir des élites, bref, entre réalité et mythe. La rupture est telle qu'elle invite les élites à user de violence symbolique afin de promouvoir une mythologie progressivement coupée de la réalité et, en ce sens, la conversion des instruments modernes de communication en instruments de propagande tend à dénaturer la mémoire objective des faits au profit d'un rapport de force entre la réalité canadienne et sa mythologie : «Notre réalité est corporatiste, fondée sur l'intérêt, anti-démocratique, déterministe et, par conséquent, passive. Quant à la mythologie, elle est de plus en plus une fiction, enflée et manipulée par des moyens de communication toujours plus perfectionnés. Elle a sombré dans la mystification». (p. 26) Saul révèle de fascinantes manifestations de ce constat.

Tenons-le pour dit, les thèses de John Ralston Saul sur les origines et le destin du

Canada contredisent à peu près tout ce que les manuels d'histoire distribués dans les réseaux scolaires, d'est en ouest, prescrivent de connaissances sur le pays. Ainsi, y aurait-il eu Conquête, comme le suggèrent nombre d'historiens influents, ou cession du Canada, comme le prétendaient Papineau ou Philippe Aubert de Gaspé dans *les Anciens canadiens*? La nuance est de taille dans la mesure où elle pose l'écart entre la fortune idéologique du romantisme lié au statut de «victimes» abandonnées par une mère-patrie, mais non moins conscientes, du moins chez ses élites, du caractère potentiellement rentable de la persécution, et l'inévitable nécessité du divorce entre Paris, Londres, et leurs colonies, celles-ci en phase d'édification d'une société dont l'autonomie culturelle appelle au renouveau. Saul prend à partie cette mythologie de la victime quand il suggère et démontre de manière explicite l'hypothèse que les «Canadiens français n'ont jamais imaginé sérieusement qu'ils constituaient un peuple conquis avant que les historiens nationalistes ne se mettent à l'affirmer soixante-quinze ans après l'événement». (p. 35)

*Réflexions d'un frère siamois. Le Canada à l'aube du XXI<sup>ème</sup> siècle* multiplie ces exemples de prises en charge du discours dominant par les élites. Il faut absolument lire, dans le même esprit, les pages que l'auteur consacre à la récupération progressive des principes institués par la coalition entre Lafontaine et Baldwin, aux connotations positives qu'il dépeint du thème de la solitude, au caractère décisif de la géographie sur la destinée canadienne, à la vacuité intéressée du discours politique quand ses édiles interviennent dans les domaines de la culture, de l'unité nationale ou des droits des minorités. À l'ère de la dictature de l'image sur le mot, des faux sentiments d'urgence créés par une pléthore d'événements mis en scène par les médias, de l'abolition des frontières entre l'information et le «murmure marchand», pour reprendre l'heureuse expression de Jacques Godbout, les propos de John Ralston Saul réaffirment le poids de la conscience des écarts entre le messenger et le message.

Nulla part ne ressent-on, en cours de lecture, de professions de foi, fédéraliste, nationaliste, régionaliste, réformiste, souverainiste ou autres, dans les analyses de Saul. Soulignons, de plus, le style éminemment accessible de l'auteur et la qualité du travail de traduction de Charlotte Melançon. *Réflexions d'un frère siamois. Le Canada à l'aube du XXI<sup>ème</sup> siècle* témoigne d'un rare souci de documentation, alliant les sources scientifiques traditionnelles à des extraits littéraires choisis avec une extrême sensibilité. «Reconnaître nos actions passées constitue une part essentielle de notre vie. Quant aux idées reçues de notre époque, quelles conclusions allons-nous tirer de ces élites qui nous accablent d'«inéductabilité», sinon qu'elles ne font pas leur travail?» (P. 480) Voilà peut-être le point de départ d'une bouffée d'air frais en cette fin de siècle.

**Louis Bélanger**

*Université du Nouveau-Brunswick à Saint-Jean*